

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 42

Artikel: La fête des ramoneurs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191913>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

chose de gai » ou « quelque chose d'entraînant », sans entrer dans de plus longs détails.

» Le chef de musique vit avec les lieutenants, partage leur existence, s'habille comme eux, et, ne comprenant pas grand chose à leurs conversations techniques, il s'isole dans ses rêves peuplés de doubles-croches.

» La moitié de sa vie se passe à écouter, en compagnie des officiers, des lectures de « décisions » qui ne le concernent point. Il est soldat, et il a le droit de ne trouver aucun plaisir au fracas des exercices et au bruit de la poudre. Tandis qu'on tire à la cible, indifférent aux signaux des marqueurs, assis sur l'herbe en attendant le retour à la caserne, il songe, avec des sourires extasiés, à la composition d'une polka pour piston.

» Ce mélange de devoirs militaires, qu'il observe scrupuleusement, et de préoccupations toutes pacifiques qui sont en lui, font du chef de musique un être à part, jeté par le sort dans de continuels contrastes.

» Plus heureux du moins que d'autres compositeurs qui cherchent inutilement les moyens de se produire, le chef de musique a sans cesse des hommes à sa disposition pour interpréter aussitôt ses conceptions, sans qu'ils aient de critiques à formuler...

» Ah ! là, dans la grande salle aux murs blanchis à la chaux, où les musiciens, en bourgeron, sont groupés autour du tableau sillonné de « portées », il triomphe, en entendant le pas redoublé qui est né de ses veilles laborieuses, ou sa fantaisie sur *Sémiramis*... où rien ne reste plus du thème primitif.

» Paternel, avec une apparence de brusquerie voulue, il dirige béatement l'exécution du morceau, en homme qui prend sa revanche des corvées du métier.

— Ah ! ah ! mon colonel, semble-t-il se dire, ce n'est pas vous, en dépit de vos cinq galons, qui trouveriez ça !

— Re commençons ! s'écrie-t-il en agitant sa baguette.

» Et il peste contre la sonnerie de clairon qui vient interrompre la répétition et convier les exécutants à la soupe.

» Il a aussi son public de « civils » qui, eux, peuvent apprécier ses talents.

» Au fond, c'est pour eux qu'il travaille, en pensant à l'heure où, sur le mail ou sur le cours de la petite ville de province, la foule s'assemblera pour le concert de l'après-midi...

» Parfois, le chef de musique est un innovateur qui revient sans cesse à la charge auprès du Conseil du régiment pour obtenir l'achat d'instruments de forme extraordinaire, produisant des sonorités inédites ; il fait valoir des ar-

guments passionnés pour décider à cette dépense ; il cherche à faire intervenir le médecin-major, afin que celui-ci déclare qu'ils sont excellents pour le développement des poudrons.

» Au « mess » il soumet aux officiers ses projets et hausse les épaules aux objections qui lui sont faites, mêlées de plaisanteries.

— Ah ! fait-il, s'il s'agissait d'une nouvelle cartouchière, ou d'un havresac perfectionné, vous m'écouteriez autrement, mais allez donc vous parler d'art !

» Puis, l'âge vient, qui apaise ses ardeurs, et il oublie ses grandes idées de transformation d'autrefois, ne faisant plus que pester contre l'heure matinale des répétitions, en bouclant avec effort le ceinturon qui soutient son sabre débonnaire. »

Souvenirs historiques.

A l'occasion des grandes fêtes données à Mâcon, pour célébrer le centenaire de la naissance de Lamartine, les journaux français rappellent les principaux épisodes de sa vie de poète et d'homme politique. On cite entre autres, dans sa carrière politique, deux épisodes restés célèbres. Le premier date de la Révolution de 1848, alors qu'entouré d'une foule menaçante, au milieu des coups de fusils éclatant dans les cours de l'Hôtel-de-Ville, et tandis que les balles sifflaient à ses oreilles, il parvint, par un des plus prodigieux triomphes de l'éloquence humaine, à arracher des mains d'une populace furieuse le drapeau rouge et à maintenir le drapeau tricolore aux fenêtres de l'Hôtel-de-Ville.

L'autre épisode a été moins heureux pour la France.

« C'était, dit l'*Estafette* de Paris, à la funeste séance de la Chambre, du 6 octobre de la même année. Il s'agissait de donner au peuple français une constitution. La question en litige était celle du pouvoir exécutif. Fallait-il un président ? Et l'utilité de ce fonctionnaire admise, le président devait-il être élu par le peuple directement ou choisi par la représentation nationale ? Le débat était grave. Un des esprits les plus sages et les plus clairs de l'assemblée, M. Jules Grévy, avec une clairvoyance admirable, soutint, dans un amendement resté fameux, qu'un président de la République nommé par le suffrage universel serait plus puissant que l'assemblée et qu'un roi, et démontra que ce président, issu de plusieurs millions de suffrages, s'il appartenait à une famille ayant régné en France, n'aurait qu'un but, une fois maître du pouvoir, renverser la République.

» M. Grévy visait Bonaparte. Lamartine se crut atteint. Ce fut lui qui répondit à M. Grévy. Jamais peut-être l'orateur ne fut plus beau. Sa parole

imagée, puissante, entraîna l'assemblée. L'amendement Grévy fut repoussé et la République livrée à celui qui n'allait pas tarder à l'assassiner.

» Et sait-on quel fut le mobile de la conduite politique du poète en cette circonstance décisive ? Ce fut cette croyance chimérique où il se trouvait que le peuple, dont il avait été l'idole, porterait sur lui en masse ses suffrages, tandis qu'à l'élection par la Chambre, il n'avait aucune chance. La Chambre était réfractaire au chantre d'Elvire. Et cela lui souffla cette superbe et déplorable improvisation.

» Le réveil de ce rêve du poète fut terrible pour lui et pour la France. La chimère du grand rêveur lui valut le Deux-Décembre, vingt ans d'oppression, quatre guerres, les Prussiens place de la Concorde, et la Frontière d'Allemagne aux portes de la Champagne. Les idoles sont un luxe coûteux pour les peuples. »

La fête des ramoneurs.

Sur tous nos toits, dans toutes les cheminées, on entend le bruit du racloir et les cris du ramoneur. C'est l'annonce de l'hiver qui s'approche, c'est le prélude des grands feux dans l'âtre, des poëles rougis et des longues veillées.

Pauvres ramoneurs ! ils ont une bien pénible tâche, et rien n'est moins enviable que ce métier « où l'on voit tout en noir. » Aussi est-il facile à comprendre que, la saison du ramonage terminée, ils aient hâte de rentrer dans une vie plus gaie, plus riante que celle de la suie et des noirs tuyaux.

A Londres, le 1^{er} mai ramène tous les ans la *fête des ramoneurs*. Cette fête dure trois jours, durant lesquels on ne peut traverser une rue sans rencontrer ceux-ci par petits groupes précédés d'un tambour, d'un violon ou d'une clarinette. A leur tête marche un ramoneur ayant la maturité de l'âge, portant habit galonné sur toutes les coutures en papier doré, grand chapeau à cornes décoré de galons de même genre et tenant en mains l'emblème du commandement, un bâton. Cet important personnage est le *lord du mai*. Il donne le bras à la *dame du mai*, dont les cheveux sont ornés d'une couronne de fleurs, et dont la robe blanche est garnie de falbalas en papier de différentes couleurs. Elle tient en mains une espèce de grande cuiller à pot. Cette dame de mai est aussi un ramoneur.

Ce couple est suivi par un personnage bizarre, dont le nom est *Jack on the green*, c'est-à-dire *Jacques sous la verdure*. C'est un ramoneur placé sous un grand panier d'osier en forme de pain de sucre, et tellement couvert de feuillage et de guirlandes de fleurs qu'on ne l'aperçoit plus sous cette pyramide verte, qui semble marcher toute seule.

Viennent ensuite trois ou quatre enfants, les ilotes de cette profession, encore barbouillés de suie. Leurs guenilles sont ornées de morceaux de papier de diverses couleurs, et ils portent crânement les outils et attributs de leur profession.

De temps en temps la troupe fait halte, et tous se mettent à exécuter une danse dans laquelle le *Jack on the green* joue son rôle en faisant faire des pirouettes à la pyramide qui le couvre; puis la *dame de mai* se détache du groupe, sollicite la libéralité des spectateurs et des passants, en leur présentant sa grande cuiller, dont elle se sert avec adresse pour recevoir les dons des curieux qui regardent des fenêtres.

Il n'y a pas très longtemps encore que les ramoneurs de Londres étaient régalés gratuitement le premier jour de leur fête. Une lady Montaigne avait l'habitude de donner à dîner dans son jardin, le 1^{er} mai, à tous les ramoneurs qui voulaient s'y présenter; et comme bien l'on pense, nul n'y manquait, car indépendamment du repas, qui consistait en rosbœuf et en *plum-pudding*, la bonne dame faisait distribuer ensuite à chacun d'eux un schilling en guise de dessert. Mais la bonne dame est morte et sa générosité avec elle, au grand chagrin de ses protégés. On attribuait l'origine de cet acte de bienfaisance à une circonstance un peu romanesque. Un enfant, appartenant à la noble famille des Montaigne, avait, dit-on, été volé à ses parents, et au bout de quelques années le hasard l'avait fait retrouver dans le corps noir des ramoneurs, où il servait comme apprenti.

MADELEINE

par BERTHE BALLEY.

II

Neuf heures venaient de sonner à la cathédrale. On ne va point tard au bal en province, et M^{me} Goulard, avec un air noble et digne dans sa robe de soie noire ornée de dentelles, achevait devant son armoire à glace, de poser gracieusement sur ses cheveux ondulés une coiffure légère ornée de violettes de Parme.

La vieille dame, fort simple chez elle, tenait à être bien mise quand elle allait dans le monde. Redressant sa taille, elle se regardait complaisamment, se disant qu'elle n'était pas trop mal conservée et que la toilette seyait vraiment bien à tout âge.

Satisfaite de son examen, elle sonna sa vieille Françoise et s'informa si Mademoiselle serait bientôt prête.

— Oui, Madame, répondit la domestique, Julie (c'était la jeune femme de chambre) vient de me dire que Mademoiselle n'avait plus à prendre que son éventail et ses gants.

Elle achevait à peine de prononcer ces mots, que la porte s'ouvrit. Madeleine parut.

Résolue, ce soir-là, à subjuguier Georges, à l'amener enfin à exprimer ses intentions

d'une façon claire et nette, elle avait déployé, non sans résultat, toutes les ressources de la coquetterie féminine. Ses sourcils fins et bruns tranchaient sur sa peau blanche et fine, formant un contraste avec ses yeux noirs. Ses cheveux dorés, souples et abondants, retombaient sur ses épaules en boucles longues et soyeuses; ses dents ressemblaient à des perles dans un écrin de corail; sa robe blanche, décolletée, moulait son corps svelte et gracieux, laissant voir la rondeur de ses épaules et la naissance de ses seins; ses bras étaient superbes; enfin jamais Madeleine n'avait été plus belle!

Sa grand-mère fut éblouie!... Elle se réjouit d'avance, intérieurement, du triomphe, nullement douteux pour elle, de sa chère petite-fille.

Toutes deux partirent et arrivèrent bientôt au bal. En entrant dans la grande salle, brillamment illuminée, M^{me} Goulard constata, avec joie, que toute la société qui s'y trouvait réunie partageait son admiration pour Madeleine.

L'entrée de la jeune fille fit sensation; un murmure confus, mais flatteur, s'éleva de toutes parts, et le cœur de la grand-mère en éprouva un vif sentiment de plaisir et d'orgueil.

Le bel Olliott, jusque-là préoccupé, distraité, — on ne savait pourquoi, — flatté de ce succès, s'élança vers celle qui en était l'objet, pour la saluer, ainsi que sa grand-mère. Déjà il cherchait dans sa tête une phrase complimenter, — car chez lui, la spontanéité était rare, et il n'avait point, en outre, l'élocution très facile, — quand un mouvement se produisit à l'entrée du salon et attira son attention. La phrase qu'il allait dire resta suspendue à ses lèvres; oubliant l'invitation pour la prochaine valse qu'il se disposait à adresser à Madeleine, il ébaucha un salut rapide et suivit le flot des danseurs qui se portait vers les arrivants.

Une jeune fille blonde, gracieuse plutôt que jolie, au sourire fin et moqueur errant sur ses lèvres roses, entra, donnant le bras à un grand vieillard décoré, à l'air noble et imposant. C'était Suzanne Fréret, accompagnée par son père, qui, saluant la maîtresse de la maison, échangeait avec elle, avant de gagner la place que celle-ci lui désignait, les quelques mots d'usage.

A peine assise, la jeune fille chercha des yeux son amie et l'aperçut du côté opposé du salon. Oubliant les danseurs qui l'entouraient, sollicitant un quadrille, une polka ou une valse, elle lui adressa, de loin, un signe de tête affectueux. Chose singulière, au milieu de cette réunion nombreuse et animée, Suzanne crut distinguer, dans le regard de Madeleine, cette expression mélancolique et inquiète qu'elle lui avait déjà vue plusieurs fois.

Mais elle pensa s'être trompée, et, heureuse de se voir au bal, but de ses desirs, elle se leva, abandonnant sa taille souple à Olliott, qui s'était inscrit le premier sur son carnet pour la première valse, qu'on attaquait en ce moment.

Madeleine aussi avait été invitée et val-sait, mais avec un jeune homme sans importance, bon garçon, de bonne famille, sans fortune, et dont l'air gauche, timide,

embarrassé, joint à la danse fougueuse, dépourvue de grâce, à la mèche de cheveux raides flottant sur son front et lui retombant sur les yeux à chaque mouvement, avait le don d'exciter les sourires discrets de la tapisserie.

A ce danseur en succéda un second, puis un troisième que la jeune fille accepta, espérant toujours que Georges se déciderait à l'inviter; mais après ces danses, durant lesquelles elle s'était courageusement efforcée de sourire, elle regagna sa place, en déclarant qu'elle était fatiguée et ne danserait plus.

Elle se sentait le cœur triste, plein d'amertume: non-seulement Georges ne l'invitait pas, mais il ne s'était même pas approché d'elle; il semblait, au contraire, l'éviter. Tout entier à Suzanne, qu'il comblait d'invitations et d'hommages, il paraissait n'avoir jamais connu Madeleine, n'avoir jamais songé à elle.

Cette désertion était trop complète pour n'être pas remarquée. Bientôt, dans le clan des mères, on se communiqua des réflexions à voix basse. L'air profondément affligé de la bonne grand-mère ne pouvait passer longtemps inaperçu. La souffrance concentrée de Madeleine, les pleurs qui brillaient dans ses yeux et qu'elle avait toutes les peines du monde à refouler, enfin l'expression si douloureuse de son beau visage faisaient mal à voir, et, quoique le monde, en général, soit un peu comme les enfants, sans pitié, toutes les mères ne purent se défendre d'un sentiment réel de commisération, de sympathie, pour cette jeune fille, si belle, si bonne, si intelligente, et si complètement délaissée par celui dont, jusqu'alors, elle avait pu se croire aimée.

Celles, surtout, qui n'avaient point de fortes dots à donner à leurs enfants soupirent profondément, plus disposées encore à la plaindre, à condamner ouvertement cet homme d'argent qui, après s'être pour ainsi dire déclaré à l'égard de Madeleine, sans souci de son mérite, de ses qualités, de ses charmes, incomparablement plus grands que ceux de M^{lle} Fréret, reportait sur cette dernière ses hommages, parce qu'elle était plus fortunée.

Faisant un signe à leurs filles, qui vinrent leur parler, ces dames compatissantes leur dirent quelques mots à l'oreille, et les jeunes filles, après un regard de pitié jeté à M^{lle} Goulard, s'approchèrent d'elle en souriant et lui adressèrent des paroles affectueuses, cherchant à lui faire oublier l'indifférence dont elle était l'objet. (A suivre.)

La dzalosi.

L'est on rudo affèrè què la dzalosi; et clliào que sont dzalào sont tant tormèintà qu'on dit que l'est onco pì què d'avai mau ài deints.

On gaillà, retso, mà avaro coumeint 'na pegnetta, avai marià onna galèza gaupa, bin dzeintià, et qu'avai tot po reindrè behirào on hommo. Eh bin, quand l'avai clliào qualità, se n'hommo etài mau conteint et adé à bordenà, kà l'etài dzalào, et ne poivè pas souffri dè vairè sa fenna dévezà avoué Pierro, Jacquè ài Djan, cein qu'arrevavè onco